

d'envoyer des secours ; mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'est plus douteuse.

Un corps considérable de l'armée russe, qui avait été successivement chassé de toutes ses positions, se trouvait en ce moment dans un bas-fond, acculé à un lac glacé. Napoléon se porte de ce côté avec l'artillerie légère de la garde :

— Sire, faut-il les mitrailler ? demande Berthier.

— Il faut les anéantir tous, répond l'Empereur.

Aussitôt les pièces, au lieu d'être dirigées sur cette masse de soldats, sont pointées sur la glace. Bientôt les boulets et les obus la brisent par larges morceaux sur lesquels des compagnies entières flottent un instant et s'abîment ensuite. Plus de dix mille hommes périssent ainsi, en poussant d'horribles cris et en maudissant les imprudents souverains qui les avaient ainsi exposés à la colère française. Pendant ce temps, Berthier faisait remarquer à l'Empereur le mal épouvantable que l'artillerie faisait à l'ennemi. Napoléon murmura à voix basse :

Je n'oublierai jamais que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière. L'artillerie sera désormais la première arme de l'armée française ; mais il faut déplorer le sort de ces braves, qui méritaient d'avoir des chefs plus habiles.

A peine achevait-il de parler, qu'hommes, chevaux, canons, caissons, étaient engloutis.

Ainsi finit cette bataille, véritable combat de géants, selon l'expression du 30e Bulletin de la grande armée ; bataille que les soldats ont appelée longtemps la bataille des trois empereurs, que d'autres nommaient la bataille de l'anniversaire, et qui a gardé le nom de bataille d'Austerlitz, que Napoléon lui imposa lui-même.

Tout le monde avait fait son devoir. En recevant les rapports des chefs de corps, l'Empereur s'écria dans l'excès de son ravissement :

— Il me faudrait une puissance plus qu'humaine pour récompenser dignement tous ces braves !

* *

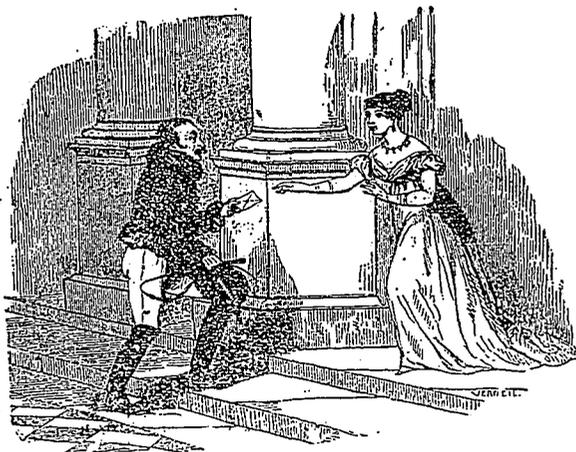
Le général Vallhubert, renversé par un éclat d'obus qui lui brisa la cuisse, voyant des soldats accourir pour l'enlever, leur avait crié :

— Arrêtez ! mes amis ; souvenez-vous de l'ordre du jour : vous me relèverez après la victoire.

Le fusilier Carpentier, du 41e de ligne, blessé mortellement, ne voulut jamais que ses camarades le portassent à l'ambulance :

— Vous n'y pensez pas, disait-il ; j'aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans les mains des carabins : au moins je serai sûr de n'être pas enterré en détail.

Le grenadier Trigaud, du 47e, atteint d'un biscaien qui lui traversa la poitrine de part en part, demande à l'issue de la journée, au chirurgien qui s'appêtait à lui donner ses soins, s'il croit qu'il vivra jusqu'au lendemain. D'après la réponse indécise de ce dernier, qui n'ose lui dire toute la vérité, Trigaud ajoute d'un ton philosophe :



L'Impératrice s'élançait à la rencontre du courrier

— Sacrédié ! c'est contrariant de mourir aujourd'hui ; demain ça m'eût été égal.

* *

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'Impératrice le courrier de son cabinet, Moustache, pour lui annoncer la nouvelle. Joséphine était alors aux Tuileries. Tout à coup, à onze heures du soir, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

— C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! s'écrie Joséphine en s'élançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation. En même temps, les mots de victoire, d'Empereur, d'Austerlitz, répétés par une foule de servi-

teurs du palais, retentissent à son oreille. Impatiente, elle s'élançait et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, Moustache couvert de givre, le visage crispé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle. Ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter.

— Oui, Madame, reprend Moustache avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'Empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi !...

L'Impératrice souriait ; elle tira de son doigt un magnifique brillant qu'elle donna à Moustache, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

— Tenez, voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer, vous devez en avoir grand besoin.

— Impossible ! Madame ; S. M. l'Empereur et Roi m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne en me disant : "Moustache, cours sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens ici de même, parce que j'ai quelque chose à te faire porter à Constantinople après : va ! te dis-je, tu embrasseras ta femme une autre fois."

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

— Adieu donc, reprit-elle, car il faut avant tout que les ordres de l'Empereur soient exécutés.

Le brave Moustache, ancien brigadier des guides d'Italie et d'Egypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite ; depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers. Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle et le portaient ainsi, comme Sancho Pança à son entrée dans l'île de Barataria, sur un autre cheval qui repartait au galop. Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de l'Impératrice, lorsqu'on l'entendit se plaindre et proférer des imprécations.

— S'il faut que je me repose un quart d'heure à Paris, s'écria-t-il, je suis un homme déshonoré, je me brûle la cervelle !

Et, de désespoir, il s'arrachait les cheveux. Joséphine inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe. On revint bientôt la tranquilliser. C'était Moustache : il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du factionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé raide mort, dès les premiers pas dans la cour des Tuileries.